

CHRISTIAN BRIDOUX : UN FRANÇAIS LIBRE CENTENAIRE

C'est une force de la nature qui vient de souffler ses 100 bougies à Cannes, où il a choisi de poser ses valises il y a plus de soixante ans. Témoin du siècle, Christian Bridoux y a aussi pris sa part. Il n'a que 17 ans lorsqu'il entre dans la clandestinité en 1941 pour rejoindre Londres et la France Libre du Général de Gaulle. Il deviendra parachutiste au sein du *Special Air Service* (SAS) et participera à la Libération du pays. Rencontre avec un homme hors norme qui, en ouvrant avec pudeur le sanctuaire de ses souvenirs, montre qu'il n'est de destin que celui que chacun se fabrique à coups d'effort, de courage, d'honneur et de dépassement de soi.

Cannes Soleil : Où étiez-vous le 24 août 1944 ?

Christian Bridoux : J'étais entre Montluçon et Lyon. En tant que saboteurs, nous avions pour mission de désamorcer les ponts minés par les Allemands. Comme c'était le couloir aérien où passait l'armée d'Italie pour rejoindre la Normandie, la vallée du Rhône était toujours chargée. L'aviation n'y arrivait pas seule, nous avons été envoyés pour l'aider à mettre hors d'état notamment une batterie aérienne placée sur le toit du lycée de Tournus. Nous l'avons faite sauter. Ensuite nous sommes remontés sur Lyon pour déminer le dernier pont qui restait sur la Saône, le pont de la Guillotière, c'était le 1^{er} septembre. Le lendemain, Lyon était libérée.

C.S. : Qu'est-ce qui vous a poussé à rejoindre Londres ?

C. B. : Je suis né dans le Nord-Est, dans une famille qui a subi toutes les invasions : 1870, 1914, 1940. Il y avait donc en nous une certaine envie de nous libérer de cette fatalité. On avait un amour de la Patrie inculqué dès notre jeunesse. Et puis de mon côté, j'avais l'esprit aventurier, rebelle aux directives, un désir permanent de liberté. Et à 17 ans, ne supportant plus la vie que subissaient les Français, j'ai décidé de partir,

seul, parce qu'on m'avait dit qu'un Général appelait à se rebeller et à le rejoindre pour continuer la lutte. Je n'ai pas entendu l'Appel du 18 juin, mais j'y ai répondu.

UNE SEULE CHOSE COMPTAIT : LA MISSION

C.S. : Comment avez-vous fait pour arriver à destination ?

C. B. : Cela a été un vrai périple à rebondissements. Je suis d'abord allé dans la Sarthe à bicyclette, avec mes sœurs. Puis quand les Allemands sont arrivés, mon père nous a dit de partir dans le Sud de la France. De nouveau à bicyclette jusqu'à Royan avec les bombardements autour de nous. On sautait dans les fossés en attendant que ça passe et on continuait. Puis on est remonté vers la Vienne. Je suis alors parti de mon côté à l'aventure avec mon bérêt de loupveteau. C'était l'été 1941. Je me faisais arrêter par les gendarmes, avec des interrogatoires. Parfois ça se passait bien,



Le sous-Lieutenant Christian Bridoux, à 20 ans lors du Noël 1944 où il retrouve ses parents pour la première fois depuis la sortie de la guerre.

parfois on me remettait aux Allemands avec lesquels c'était plus musclé. Mais j'arrivais toujours à me sauver. Je voulais rejoindre l'Angleterre par la Bretagne. Mais rien ne s'est passé comme prévu. J'ai dû gagner de nouveau le sud pour essayer de rejoindre l'Afrique du Nord. Embarqué clandestin sur un bateau, je me suis retrouvé en prison à Oran. Je me suis encore sauvé, j'ai pris un train à destination du Maroc. De nouveau arrêté par la police, je suis allé en prison à Rabat, puis dans un camp de redressement à côté d'Ifrane. Lors d'un transfert, je me suis encore échappé. Et en 1942, j'ai signé mon engagement volontaire pour la durée de la guerre dans les Forces Françaises Libres.

C.S. : À 17 ans, comment fait-on face à l'inconnu, au danger et peut-être à la peur ?

C. B. : Le danger, on l'oublie. Je m'étais mis dans la tête de « faire le soldat » pour la France. Personne ne peut imaginer ce que cela signifie. La vie qu'on nous a fait mener comme des chiens. Pendant neuf mois, en Écosse, on a suivi un entraînement avec des moniteurs britanniques. Tous les matins, quand on partait au *physical training*, l'un d'eux nous répétait toujours avec son accent : « Messieurs, il faut tuer ou vous serez tués ». Ce qui fait que nous avons acquis un automatisme physique et moral à toute épreuve. Une seule chose comptait : la mission. On oubliait tout le reste. Il fallait

une force morale pour les gamins que nous étions et une force physique extraordinaires. On savait tout faire. Toutes les armes du monde, on savait les monter et les démonter. On savait conduire tous les véhicules possibles, d'une locomotive à une pétrolette. Il fallait maîtriser la radio, le chiffre. Puis nous avons été les premiers à intégrer le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) et à être parachutés en France, puis en Italie pour déminer les centrales d'électricité au Val d'Aoste.

C.S. : Diriez-vous qu'il faut une disposition de caractère particulière ?



Christian Bridoux participait en novembre 2021 à la dénomination de la partie ouest du square de Verdun dédiée à la mémoire du Compagnon de la Libération Daniel Cordier, secrétaire particulier de Jean Moulin, habitant et décédé à Cannes.

Les Honneurs gagnés par une vie à servir

Parmi les nombreuses décorations officielles qui saluent son engagement et son parcours au service de la France, Croix de Guerre avec 6 citations lors des campagnes d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Indochine, Christian Bridoux est décoré de la Légion d'honneur à titre exceptionnel en novembre 1946 avec l'appui du Général Leclerc. Près de cinquante ans plus tard, le président de la République Jacques Chirac à peine élu l'élèvera sur sa réserve personnelle au grade de Commandeur devant un parterre de dignitaires, de personnalités militaires et politiques, dont les Gaullistes historiques auprès desquels il s'est toujours engagé, et de Compagnons de la Libération. À Cannes, il créera et présidera

durant plusieurs décennies l'Association des Décorés de la Légion d'Honneur au péril de leur vie. David Lisnard le fera également Citoyen d'Honneur de Cannes en 2015 et lui décernera le Trophée Palme en 2018 sous le regard toujours attentif, bienveillant de son épouse Michèle (à ses côtés sur la photo) veillant constamment à ses côtés, comme le 18 juin dernier lors de la cérémonie de la Ville en hommage à l'Appel du Général de Gaulle.



Aux côtés du Maire de Cannes pour la célébration de ses 100 ans le 3 mai dernier.

C.S. : Pourquoi célébrer encore la Libération, 80 ans après ?

C. B. : Pour honorer ceux qui sont morts, c'est tout, et rendre hommage à ceux qui ont effectivement combattu et résisté, au sein d'une organisation, incorporés dans l'armée secrète, avec une mission bien définie. Il y a eu tellement de faux Résistants à la fin de la guerre.

C.S. : Aujourd'hui, à 100 ans, que retenir-vous de la vie ?

C. B. : Que la vie est belle. Il y a de belles choses. J'ai eu ma part d'emmerdes, mais aussi de joies, beaucoup de bonheurs. J'ai eu une vie formidable. Et comme chantait Piaf : « Non rien de rien, non je ne regrette rien ». J'ai eu une vie exceptionnelle de chance, beaucoup de chance, une santé physique extraordinaire sans doute grâce aux entraînements éprouvants de ma jeunesse. Quand on commence sa vie par là...

C.S. : On finit cet entretien à la manière de Bernard Pivot : si Dieu existe, qu'aimeriez-vous qu'il vous dise au jour de la rencontre ?

C. B. : On t'attendait ! C'est tout, on t'attendait.

